

*dans mon quartier d'oranges et de paroisses
la peur prend son temps
pour traverser les briques*

Florence Beauchemin, *je connais la fin*, p. 88

RÉDACTION

Évelyne Ménard, *rédactrice en chef*
Eléonore Meunier, *secrétaire de rédaction*

ÉDITION ET RÉVISION

Arnaud Gagnon, *éditeur*
Audrey-Agn Gascon, *éditrice*
Joëlle Marcotte, *éditrice*
Sarah-Jeanne Beauchamp-Houde, *réditrice*
Daniel Gaumond, *responsable de la révision finale*

INCLUSIVITÉ ET LUTTE CONTRE LE RACISME

Sanna Mansouri, *agente par intérim*

COMITÉ DE LECTURE

Sandrine Bienvenu, Océane Corbin, Laurie Daoust St-Jacques, Amélie Fortin, Daniel Gaumond, Sarah Gauthier, Sanna Mansouri, Eugénie Matthey-Jonais, Laurie Michaud, Louise Nayagom, Augustine Poirier, Marie Pouzergue

AUTEUR EN RÉSIDENCE

Kevin Lambert

COLLABORATION À CE NUMÉRO

Camille Aubry, Florence Beauchemin, Laurianne Beaudoin, Gabrielle Blain-Rochat, Kevin Brazeau, Alexandra Faustin, Méllissa Ferron, Audrey-Agn Gascon, Sarah Gauthier, Jeanne Goudreault-Marcoux, Rachel Henrie, Stéphane Lambion, Marc-Olivier Lavoie, Ève Nadeau, Sanna

DIFFUSION ET ORGANISATION DES ÉVÈNEMENTS

Amélie Fortin, *responsable*

RÉDACTION WEB

Louis-Olivier Brassard, *rédacteur web*

INFOGRAPHIE

Maude Ouellette, *responsable de la mise en page*

COUVERTURE

Judith Ménard (@jude.it)
Dessin numérique, 2021.

ILLUSTRATIONS

Léizhu Morissette (@blackinkdrawing)
« ville de Québec »
Encre noire sur papier ou sur toile, 2021.

IMPRESSION

Mardigrafe inc.

Le Pied est la revue littéraire des étudiant·e·s en littératures de langue française de l'Université de Montréal (AELLFUM).
3150 avenue Jean-Brillant, local C-8019
Montréal (Québec), H3T 1N8

PROTOCOLE DE RÉDACTION

Les textes en prose (création ou essai) soumis doivent être d'au plus 1200 mots ; les textes en vers, les textes théâtraux et les bandes dessinées ne doivent pas excéder six pages. Les textes doivent être soumis en format .doc, .docx ou .odt par courriel à l'adresse redaction.lepied@littfra.com avec « Soumission - Pied automne 2021 » comme objet du message. Tous les textes seront sujets à une révision littéraire à laquelle l'auteur·ice participera. L'auteur·ice doit donc être disponible pour une rencontre dans les semaines qui suivent la date de tombée. La date de tombée pour le numéro d'hiver 2022 est le **26 octobre 2021**.

Creative Commons BY-NC

redaction.lepied@littfra.com
www.lepied.littfra.com
@revuelepied

Dépôt légal, 3e trimestre 2021
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISSN 2561-3464 (Imprimé)
ISSN 2561-3472 (En ligne)

SOMMAIRE

Numéro 31, Automne 2021

Le Pied

[Revue littéraire]

-
- 7 liminaire : aux murs qu'on n'entend pas**
Évelyne Ménard, rédactrice en chef
- 14 les pointes d'existence**
Kevin Lambert, auteur en résidence
- 24 Les ombres mutuelles**
Laurianne Beaudoin
- 28 n'y fait rien ne tremble plus**
Marc-Olivier Lavoie
- 32 juin**
Jeanne Goudreault-Marcoux
- 38 La fille au pull couleur vert**
Ève Nadeau
- 44 prends soin de la musique**
Sarah Gauthier
- 50 Ça ne nous regarde pas**
Alexandra Faustin
- 56 succédée**
Rachel Henrie
- 62 je porte la trace de ton départ sur mes joues**
Gabrielle Blain-Rochat
- 70 cet espace entre les doigts**
Kevin Brazeau
- 76 Raï sentimental**
Sanna
- 80 O négatif**
Camille Garant-Aubry
- 88 je connais la fin**
Florence Beauchemin
- 94 On dépassera comme des enfants qui dessinent**
Mélissa Ferron
- 102 le chemin**
Stéphane Lambion
- 106 Je ne sais pas comment vous parler**
Audrey-Ann Gascon





Patience
Beauté
Arrive l'été



liminaire : aux murs qu'on n'entend pas

ÉVELYNE MÉNARD, *rédactrice en chef*

rue ontario

des poèmes ont la gorge scotchée aux vitres

je ne peux m'empêcher
de réfléchir à la position de mes cuisses
si je dois m'asseoir ou pas et si tu remarques
que je me retiens de boire
terrifiée par la rousse qui pourrait déformer mon corps

passé 23 h trop tard pour du vin au dep
une excuse de plus
défend ma bouteille d'eau
j'aime l'alcool je digère juste mal
l'overthinking sous ma langue

le groupe se déplace au parc lalancette
tu m'offres des gorgées de bière
je sais exactement
combien alourdissent ma bouche

je t'avoue aimer le rouge
une couleur dont j'aimerais avoir l'assurance

après avoir joué à la bouteille
et lancé bye aux autres
hochelag reprend nos pas fatigués
tu me fais oublier qu'aujourd'hui
je ne revêts pas de rouge

pourtant j'ai confiance :

en la boîte aux lettres qui regarde
nos visages assemblés
ta main me guide dans l'appartement
les murs qui apaisent chaque bruit
quand nos mâchoires ferment la porte

d'habitude la chambre des one-nights
me récupère plus facilement saoule
l'apparence gênée une fracture
qui ne s'entend pas

ici les vêtements glissent sans jameson
nos verres d'eau sur ta table de chevet
me rappellent le jeu des questions au parc :
la sexualité est-elle vraiment
une flaque d'eau un dégât
épreuve qu'on peut éviter

me renvoie-t-elle encore
un reflet tendu de moi-même

j'ai ajouté
les flaques d'eau n'ont rien d'effrayant
on ne peut pas s'y noyer

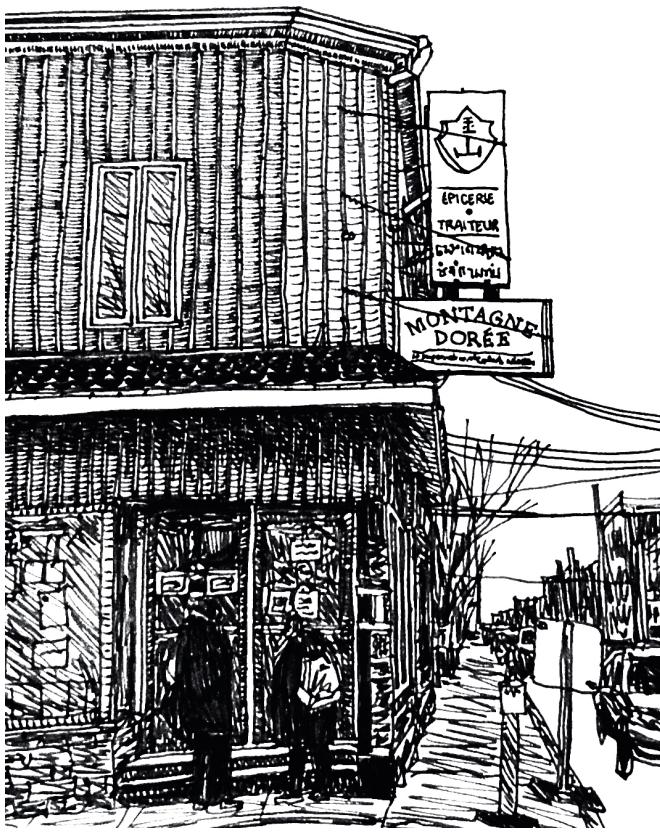
et pour toi la sexualité serait
l'eau du robinet
gratuite et accessible
nécessaire
(même si tu possèdes une brita)

ma maladresse me donne un break
choisit de ne pas s'en prendre aux verres
nos jambes renversées
je ne pense plus à ma silhouette ni au lit
qui pourraient craquer

5 h du matin l'insomnie perce quelque chose
dans mon front : ai-je faim est-ce mal
de m'introduire dans ta cuisine

chaque fois que je marche sur une des tuiles
devant le frigo
on croit entendre des pieds incertains
une personne marcher sur mon ventre

en réalité ton robinet coule
je sais qu'au moins
il n'y a pas de pression



les pointes d'existence

KEVIN LAMBERT, auteur en résidence

1.

Il existe dans la littérature des petites pointes d'existence qui nous marquent, tracent en nous le souvenir d'une présence vraie, humaine, qui transgresse toute compréhension restreinte de la « fiction » (« comme si... », affabulation, chimère, etc.) : s'affaisse la distinction entre le virtuel et l'actuel, l'existant et l'imaginaire. Un peu comme avec le *punctum* de la photo chez Barthes, on dirait une piqûre qui transperce le papier, un petit trou dans le texte par lequel on voit *au dehors*. Et on se bouleverse.

2.

Ces existences sont des vies *autres*, pas la nôtre, elles hurlent quelque part dans le tissu du temps faux, au contact d'un pli de littérature, quelque part sur une carte géographique, dans les livres. Nous entrons en relation avec quelque chose qui n'est pas *soi* ; pas d'appropriation ou d'identification complète possible. L'autre reste l'autre, son parcours dans l'existence nous est étranger, et c'est en cela précisément qu'il peut déjà être « nous ».

3.

Dans « Une vie de travail », Annie Proulx en huit pages raconte une vie que je connais mieux que la mienne, celle de Leeland Lee, qui s'est comme collée à ma mémoire et à « moi ». Il fallait à Proulx pour cela la ville d'Unique (*unique !*), Wyoming, le ranch « à quelques miles de la ville », « des moutons, quelques poules et des cochons ».

4.

Leeland Lee n'est pas le « grand contexte », il ne fait que subir les contrecoups de la politique (une autoroute est déplacée et chamboule sa vie, l'économie de sa station d'essence). Des gens, là-haut, ont pris cette décision : on ne les voit jamais, comme les divinités qui décident du sort des héros dans les tragédies. Chaque sursaut dans l'économie a pourtant un effet direct sur la vie de Leeland et de sa femme Lori.

5.

Annie Proulx écrit des nouvelles, mais on retrouve ces pointes d'existence vécues (fictives ou non, elles sont vécues) partout dans la littérature ; les vers d'un poème font vivre en deux lignes une femme, un caractère et

un lot de souffrances (« Gisèle 18 ans, 2 enfants, lit des photos-romans sur son rhum and coke », J. Yvon) ; un personnage passe comme un figurant dans un roman et me marque plus que les protagonistes.

6.

La littérature qui pulse dans ces personnages murmure la question : « qu'est-ce qu'une vie ? » Pour chacune de ces vies, la question s'affine. Pour celles que raconte Proulx, on peut se demander :

« How do we understand this shadowy domain of existence, this modality of nonbeing in which population nevertheless live ? » (J. Butler)

7.

Les « vies » racontées peuvent porter à la littérature des existences invisibles, parler des conditions de la vie, de « ce qui fait une vie bonne » (Butler), comprendre avec un regard neuf les idéologies, les préjugés. Le contact entre le petit trait dans le monde qu'est la vie d'une personne et les structures sociales s'éclaire et s'assombrit d'un même mouvement.

8.

Les pointes d'existence, même les plus fugitives, peuvent, dans l'écriture, faire entendre le discours, décrire les conditions matérielles d'existence, sous-entendre les unes par les autres. Raconter des déménagements, des investissements, des deuils, des crimes – donner de la place aux rêves, aux espoirs aussi. « Ce qui s'oublie doit toujours des comptes à la mémoire » (M. Blanchot)

Je ne sais pas pourquoi ces pointes d'existence me bouleversent autant, quelque chose de cet être qui passe un instant dans les mots me renverse.

On a vécu.

9.

Les livres de D. Cooper présentent une série de personnages hors du commun, des psychopathes héroïnomanes, des twinks sanguinaires, des nécrophiles satanistes et des bottoms cannibales. Les exclus prennent la parole et exposent leurs travers, leurs perversions et leurs douleurs. Ensemble, ils forment quelque chose comme « une anthologie d'existences » hors-normes recueillant, de manière parente au projet sur les archives de prison « La vie des hommes infâmes » de M. Foucault,

des « vies de quelques pages, des malheurs et des aventures sans nombre, ramassés en une poignée de mots ».

10.

Les « vies » forment un sous-genre littéraire de longue histoire. De la *Vie des douze Césars* de Suétone (II^e siècle) aux hagiographies médiévales, en passant par les célèbres *Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes* de Vasari (1568), la littérature et l'histoire posent depuis longtemps la question du *bios* : qu'est-ce qu'une vie ? Comment écrire le vivant ? Quel est le sens d'une vie dans le temps ? À quoi la résume-t-on ? Quel arc donner à son récit ?

11.

Ce qui change avec la « modernité », c'est qu'apparaissent des *Vies imaginaires* (M. Schwob) qui sont aussi des *Vies minuscules* (P. Michon). Dans sa préface, Schwob prend ses distances avec les historiens et affirme : « L'art est à l'opposé des idées générales, ne décrit que l'individuel, ne désire que l'unique. Il ne classe pas ; il déclasse. »

12

Alexandre Gefen : « Ces textes [...] s'opposent aux représentations de la biographie historique positive comme aux existences illustres ou exemplaires produites par la mémoire collective : ils exploitent le modèle énonciatif, narratif et topique de la biographie à un profit esthétique, volontiers ludique et démythificateur. [...] Laboratoire littéraire des identités personnelles et nouvel art de la mémoire, ces vies se définissent avec R. Barthes comme le rêve *d'une science impossible de l'être unique* et résonnent des échos parfois contradictoires de l'orgueil de la différence et du devoir de transmission propre à la culture moderne. »

13.

Les *vies* replacent l'être fugitif dans l'immensité. Elles n'offrent pas nécessairement des modèles de bonté, des parcours exemplaires comme la série pour enfants « Un bon exemple de... » qu'on avait à la bibliothèque de mon école primaire. Ces textes, souvent, jouent avec le jugement – le déjouent.

« Le livre qui décrirait un homme en toutes ses anomalies serait une œuvre d'art comme une estampe japonaise où on voit éternellement l'image d'une petite chenille aperçue une fois à une heure particulière du jour. » (M. Schwob)

14.

Que peut-on comprendre des existences autres si on suspend, un instant, son jugement ?

« Le jugement empêche tout nouveau mode d'existence d'arriver. [...] C'est peut-être là le secret : faire exister, non pas juger. [...] Nous n'avons pas à juger les autres existants, mais à sentir s'ils nous conviennent ou disconviennent, c'est-à-dire, s'ils nous apportent des forces ou bien nous renvoient aux misères de la guerre, aux pauvretés du rêve, aux rigueurs de l'organisation. » (G. Deleuze, *Critique et clinique*)

15.

D'autres gens ont pensé, rêvé, senti, vécu, désiré.

« On parlera un jour des archives du désir. » (A. Roy)

16.

« Ethical conduct or moral and immoral conduct is always a social phenomenon – in other words, it makes absolutely no sense to talk about ethical and moral conduct separately from relations of human beings to each other, and an individual who exists purely for himself is an empty abstraction. » (Adorno cité par J. Butler)

17.

L'affect autour duquel je tourne, mais que je n'arrive pas à décrire, est comme toujours saisissant chez J. Genet.

Dans un train, en regardant l'homme en face de lui, il a « la révélation que tout homme *en vaut* un autre ». « Derrière ce qui était visible de cet homme, ou plus loin – plus loin et en même temps miraculeusement et désolamment proche – en cet homme – corps et visage sans grâce, laids, selon certains détails, ignobles même [...], par le regard qui buta contre le mien, je découvris, en l'éprouvant comme un choc, une sorte d'identité universelle à tous les hommes. »

18.

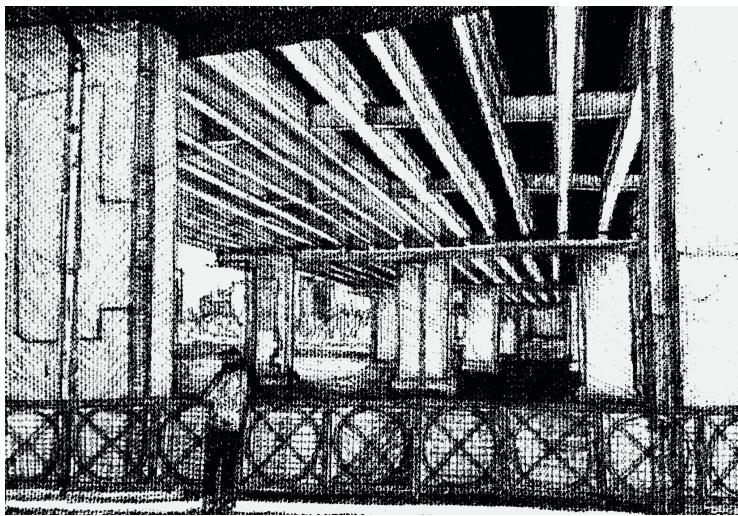
Alors on se dit, comme Josée Yvon, désespéré·e et transi·e : « elle est ma vie ».

*il paraît qu'elle ne m'aime pas
cette magnifique à deux couleurs
femme de moteurs, d'épices et de poils
avec son ventre ouvert comme des suffocations de parvenue
une fermentation dégoûtante de papillons jaunes
fauve du n'importe quoi*

elle est ma vie

19. Bibliographie

- Butler, Judith, *Notes towards a performative theory of assembly*
- Deleuze, Gilles, *Critique et clinique*
- Didion, Joan, *We tell ourselves stories in order to live*
- Gefen, Alexandre, *Vies imaginaires : le récit biographique comme genre littéraire aux dix-neuvième et vingtième siècles*
- Jean, Michel, *Kukum*
- Laperrière, Charles-Philippe, *Gens du milieu*
- Proulx, Annie, *Les pieds dans la boue*
- Saint-Éloi, Rodney, *Quand il fait triste Bertha chante*
- Yvon, Josée, *Danseuses-mamelouk*



Les ombres mutuelles

LAURIANNE BEAUDOIN

Je prends la joie pour ce qu'elle est, une version miniature de la mort, qui interrompt le temps avant de s'interrompre.

Karianne Trudeau Beaunoyer

Je ne suis pas née seule et je garde dans mes os la certitude de ne pas être singulière. Depuis, mes organes se répartissent. Tu es mon jumeau d'eau douce. Nous sommes (fractionnés) aux antipodes l'un de l'autre, mais ensemble nous habitons les salons vacants / les armoires de cuisine bruissent jusqu'à nous rendre aveugles. Nous sommes nés et je nous ai vus mourir en simultané. Je porterai tes défauts après la chute, laisse-moi s'il-te-plaît, laisse-moi obéir à ta place, laisse-moi gratter tes gales au sang.

Pour l'instant, nous sommes condamnés à nous répéter, aux déjà-vus les plus dérangeants. Ma prochaine vie sera (étrangeté et solitude) une amnésie mal foutue. Je suis inapte pour deux, mais il y a un traumatisme crève-cœur qui court dans la famille.

Entre les murs de notre chambre, nous contemplons l'agonie / l'hypocondrie de nos cuisses chétives. Je te promets que si tu t'esquives avant moi, je cultiverais entre mes doigts les formes vertes de nos vies. Entretemps, je guette le démembrément. Ma chair fourmille, mes yeux organisent les décombres. La physionomie malsaine, une excuse commune, nous élaguons notre gourmandise. Je n'y peux rien, je suis muette devant l'enchevêtrement de nos figures et de nos phrases-mirages.

Imagine mes muscles se ramollir et mon visage (étranger) se tordre. Regarde la chute inexorable de nos deux corps qui se défient, mais ne s'appartiennent pas. Nous serons des morts entassés dans les chapelets familiers : l'accident-vertige sera lent.

Impatiente, j'avale tout ce que j'ai désiré, les fluides corporels, les voix sucrées, le visage altéré des amants-ingrats. Je finis par ingurgiter ce qu'il me reste d'indulgence. Les bruits de mastication colonisent les craques au plafond. Mes dents lacèrent, caustiques, et s'abîment continuellement. Toi, tu remplis ton existence d'ustensiles dont tu ne te sers pas. La dégradation est sempiternelle : je perpétue les mécanismes, les félures, la mélodie des verres cassés.

Il n'y a pas de centre à tout ça. Je visualise l'armistice (fantasme) des rôties aux bananes, des siècles immobiles. Le gras enduit mes doigts et je laisse descendre des miettes volubiles au fond de moi. J'accepte d'être impitoyable et de me soumettre aux matinées. Je survis à l'absence / à la dislocation de mes entrailles. Pour oublier la faim, je prends en otage les épanchements. Il m'arrive de vouloir abolir la symétrie des choses, de suivre mes paranoïas domestiques. Le cycle apocalypse des saisons ne peut rien contre moi. Devant le fait accompli, je me recouvre d'un drap blanc (celui que j'aurais volé à mon frère).

Regarde donc ce que j'ai fait de tes cils et de tes mains. Les souvenirs avortés garantissent le vide dans nos mollets, nos membres d'assaut. La maison brûle même en notre absence. Je m'endors toute habillée. Je n'ai qu'une envie et c'est de tout gâcher / c'est réciproque.

Nous deux, ça aura été une grande agitation.



n'y fait rien ne tremble plus

MARC-OLIVIER LAVOIE

matelas sous tête mes pieds pendent au-dessus du plancher, et sans penser à vivre je vis néanmoins. à l'entour, odeur mouillée de nous prend place. ton corps et le mien qui s'y mêlent, précanicule, la première – la seule pièce de l'appartement où l'on est bien c'est la chambre. l'air climatisé portatif nous branche dans un reflux d'automne fenêtre ouverte. au milieu de rien, accueillir le vent synthétique au ras de la peau.

c'est lors de tels moments que la vie m'est la plus agréable. elle passe comme ressac va et vient, en milliers de nuages que je regarde sans voir passer, des nuages-horloges ouatés d'heures qui m'indiquent la stagnation du jour vers demain. et c'est lors de ces moments que la vie est aussi la plus lourde, la plus pesante insoutenable. car pour un instant le poids même de la vie disparaît.

je me retrouve seul constatant l'absence.
de tout, sans parois – séparé.

creux sous les pieds le sol s'évide

et les murs en frontières cadrent le lit. les murs tendus non de papier ni de peinture, mais de plénitude m'isolent et m'accèdent à moi-même comme une fenêtre par laquelle je me vois de l'intérieur. le crépuscule de mon état mille fois rêvé à l'avance s'amalgame d'aurores vagues d'être à nouveau chaque jour. celui que j'étais. celui que je n'ai pas su être, celui que je suis.

rien

de tout cela n'est fixe pourtant me pèse et m'affaisse les épaules arrondies. je m'arc de vie. transpire ce que la fenêtre crache en fraîcheur. douce haleine de canicule perlée au corps. malgré les souffles à condition l'air main apaisante en glissement de terrain tarde à montrer autre chose qu'une épaisse couche de souvenirs lourds. loin des épinettes noires couronnes solaires du saint-laurent, comme un rêve à moitié vécu de mon enfance comme le moustiquaire muet qui tamise la route en écho du pont d'où j'entends poindre et trembler faiblement une sorte de peur. comme une vie à moitié rêvée et encore la peur qui bourdonne à mon oreille le chaos des heures. ma nervosité déchargée d'ennui.

une peur.

mêlée de la tienne de la notre

de la mienne.

peur de ne pas savoir comment je vais finir.
peur de tes yeux si mes choix n'avaient pas été les mêmes. peur que tu ne me regardes plus. j'ai peur de mes propres larmes devant toi porte grande ouverte sur mon blindage sensible. chien abattu de confiance. peur que ton regard change quand tu me regardes.

puis je tourne le dos à l'odeur enlarmé de t'imaginer prendre le large. cherchant refuge pour trouver tes yeux affirmateurs de ce que j'ai réussi à être, je sors enfin du mur marbré de guillotines fenêtres. enfin retrouvées l'accalmie et la vue offerte sur la ruelle. je me quitte désormais l'angoisse.

n'y pense plus n'y fait rien ne tremble plus.

erre de soirée l'œil distrait dans l'angle enflé de jour bientôt affaissé. à ta vue un soupir et ta main lentement traverse l'océan du lit, s'échoue sur ma berge blême où tes yeux phares me lancent un appel d'arrimage.

à deux on accoste entre les vagues au port de justesse resserré de bord de mer, le drap varech que je retrouve à l'instant. matelas sous tête et pieds d'abysse.

on se parle dans le silence des yeux.

la chambre respire et j'oublie de penser à vivre encore.

ne reste qu'à tendre l'oreille. à forer l'existence sans les mains. sillonner l'ouïe. reprendre contrôle quitte à faire semblant. avec toi retrouvée maintenant l'envie au plafond et la route cerne l'appartement en ceinture d'éternité. par le grondement de l'air climatisé un écho lâche de fin de journée perce l'absence de fin à la boucle, un filet de manques à nos propres arrêts sans recours possible – friable la vie.

aveugle par le mur je sais qu'un arbre endeuillé d'âges tache d'ombreuse fraîcheur la douceur de nos passés ensemble, dressé devant la fenêtre ouverte sur l'ouest en monstre de possibles irréalisés. noyade dans la bonté rigide d'être.

embaumé dans tes cheveux je serpente l'odeur d'une soirée agréable malgré moi. et toujours ta main à bon port apaise mon ennui parasite.

on repose souterrains en constellations de fatigue au-dessus du plancher vide, en apnée matérielle, mangés par le confort de l'air chaud qui nous coule dessus.

juin

JEANNE GOUDREAU-MARCOUX

point d'horizon taché de ciel
nuages tombent en lumière
cheveux fripés effleurent ton cou

tu parles tout bas
je lis dans tes silences
le sable humide
accueille nos secrets

certainement nous sommes les premiers
à rire à toucher comme ça
on ne pourrait pas comprendre

c'est le plus grand drame du siècle

dans cette histoire je suis béante je vais m'ouvrir me répandre en fluides contre le bois tiède de mon appartement

montréal canicule
à travers la brise essoufflée du ventilateur
corps figé

il y a une rivière entre mes draps je coule

murs vides je les fixe
et je te sais trop loin tu regardes
l'immensité

on ne pourrait pas saisir
j'ai sur les lèvres une promesse qui se cherche encore

la ville accueille mon anonymat
je ne suis pas la première
à vouloir disparaître

là-bas
il y a ressac et vagues
entre deux fracas d'écume

je ne sais rien de ce qui grandit
sur la batture

dans l'attente me reconstruire
juste au cas où

la pluie glisse
grand nuage pâle
sans texture ou aspérité
efface les traces du jour

mes flaques sont immenses
j'en veux aux moteurs aux klaxons
de briser le mutisme

presque nue
pour cette température
froid mouillé contre moi braise
descend en torrent
sur mes poils lissés du poids orage

sortir comme ça aux grands vents
j'ai tout ce qui ne se dit pas
à laver de sous mes ongles
et ma chair



La fille au pull couleur vert

ÈVE NADEAU

« You found me in a strange time », dit l'un des commentaires les plus aimés qui apparaissent sous la vidéo. Comme moi, l'internaute errait sur YouTube parce qu'il cherchait un divertissement, peut-être une consolation. L'algorithme parfois trompeur l'a mené à cliquer sur un titre évocateur : *I lost something in the hills*. Je perçois dans son commentaire une forme de reconnaissance, un soulagement d'être tombé sur la jeune fille accompagnée d'une guitare et d'un magnétophone.

Il y a partout la même histoire, les quelques phrases qui résument la vie de Sibylle Baier comme celle d'une femme n'ayant pas suffisamment vécu. Que ce soit sur Wikipédia ou dans un article dont le titre débute par « lost women found », on lit que Sibylle est née en Allemagne en 1955. Entre 1970 et 1973, elle écrit et joue plusieurs chansons qu'elle enregistre sur une bande audio. Bien des années plus tard, en 2004, son fils lui offre un CD sur lequel est gravée la musique enregistrée trois décennies plus tôt. Des copies de ce cadeau voyagent du fils à J Mascis, membre du groupe

Dinosaur Jr, puis jusqu'à la maison de disques Orange Twin. En 2006, la sortie de l'album *Color Green* est l'aboutissement de quatorze chansons autrefois perdues.

*

Comme Sibylle, ma mère s'est effacée. Elle a vécu derrière les murs érigés par mon père, elle s'est éteinte dans des pièces sans écho. Elle a cessé de briller le jour où mon père l'a obligée à quitter son emploi pour qu'elle devienne femme au foyer, pour qu'elle puisse s'occuper de mon frère et de moi à temps plein. Sur le site web de Orange Twin, je lis que « Sibylle est une star qui a choisi de briller pour ses amis et sa famille plutôt que pour le monde entier ». La notion de « choix » ne s'est jamais appliquée à ma mère. La carrière rêvée d'architecte qu'elle n'a jamais eue, la vie d'artiste à Montréal qu'elle a dû délaisser, elle ne m'en parle plus. Sibylle n'a jamais poursuivi une carrière de chanteuse et je ne saurai jamais si c'est ce qu'elle aurait préféré. Il est possible que le rêve d'une mère transcende l'âge et les années, qu'il s'apparente à une tache de naissance qu'elle pourrait masquer jusqu'à sa mort, comme la marque d'une vie passée sous silence.

La première chanson composée par Sibylle me fait découvrir une femme mature d'une grande expérience, qui a déjà saisi le passage du temps, comme si elle ne faisait pas ses seize ans. Elle a cet âge lorsque son amie Claudine planifie un roadtrip pour la faire sortir de chez elle alors qu'elle se trouve dans un *painful February mood*. De Stuttgart, la route jusqu'à Strasbourg qui descend vers les Alpes et se termine à Gênes les mène au vieil océan froid. Devant lui, Sibylle est prise d'une émotion qu'elle dit indescriptible. Ma mère, elle, avait dix-sept ans quand elle a fait son premier roadtrip en Gaspésie. Elle m'a dit qu'une fois arrivée devant la mer, devant son immensité, elle s'imaginait âgée de plus de quarante ans. Elle se sentait déjà dériver vers la vie que je lui connais, vers les mêmes années de liberté qui ont permis à Sibylle d'écrire *Remember the day*, un hymne à la brise et à l'eau salée, à la nostalgie future ramenée par les vagues.

22 mai 1971. « Death of the club where Dylan first sang *Masters of War* », en gros titre sur une page de l'ancienne revue musicale *Melody Maker*. C'est la fermeture du Gaslight Café, l'endroit hip du Greenwich Village qui a accueilli les poètes Beat, le café devenu club qui a vu naître la carrière du jeune Bob Dylan. Sur un autre continent, Sibylle compose ses premières chansons folks dans lesquelles elle rêve d'un

New York où elle se voit vêtue d'un pull couleur vert, comme si elle connaissait le fameux club, comme si elle se projetait au milieu de sa scène mal éclairée. En 1971, ma mère a cinq ans et, assise dehors, elle regarde ma grand-mère peindre des variations de montagnes brumeuses. Elle l'imiter en barbouillant l'asphalte avec du rose, du bleu, du rouge, toutes sortes de couleurs qui un jour seront remplacées par des teintes fades, des souvenirs de jeunesse délavés.

Dans la section « Photos » du site officiel de Sibylle, je la trouve, assise par terre, les genoux pliés, devant une rangée de bouquins. Sa main gauche saisit sa jambe ; l'autre tient légèrement une cigarette. Son fils, collé contre elle, pose timidement. La sincérité de la scène me charme. Le décor ordinaire, l'allure décontractée de Sibylle, son regard hardi. C'est dimanche, tout le monde est levé, la cafetière est vide et les premiers rayons du soleil réchauffent les pieds. Sibylle préfère laisser sa guitare dormir dans le coin de la pièce, la musique lui sort de la tête et New York, le temps d'une journée, ne devient qu'une ville de papier. Je me vois à la place de l'enfant, assise à côté de ma mère qui regarde distraitemennt la caméra alors qu'elle termine un croquis. J'aimais l'observer dessiner au fusain, installée à la table du salon, même si je savais déjà que le confort de notre maison ne serait jamais suffisant.

Wim Wenders sort le film *Alice in den Städten* en 1974. Il appartenait à la jeunesse bohémienne allemande de Stuttgart dont faisait partie Sibylle. Elle fait une brève apparition dans une des scènes du film. Sur le Rhin, elle est à bord d'un traversier. Elle tient un jeune enfant dans ses bras et Philip, le protagoniste, essaie de l'immortaliser avec son appareil Polaroid : dos au vent, elle ne parle pas, elle chante. Sa douce voix est presque inaudible et on ne la voit que pendant quelques secondes. À travers le regard de Philip, à travers le viseur de la caméra, elle n'est visible qu'à moitié. En écrivant, je la dépeins moi aussi à l'intérieur d'un cadre restreint. Je ne la montre que de profil, incomplète, comme si elle était une moitié de ma mère que je n'arrive pas à cerner.

*

Quand j'étais enfant, j'ai ouvert le journal intime que ma mère gardait dans un tiroir de sa commode. J'aimerais savoir où Sibylle gardait ses cassettes avant qu'elles ne soient découvertes, si elle aussi les cachait sous une pile de sous-vêtements ou si sa vie intérieure résidait dans une boîte scellée qu'elle aurait oubliée au grenier. Cette vie est arrivée jusqu'à moi, jusqu'à nous, sous la forme d'une vidéo YouTube que je ne cesse de rejouer. Parfois, je laisse le reste de l'album s'enchaîner

jusqu'à la fin. Une chanson suit l'autre et c'est comme si je tournais les pages du journal de ma mère.

J'ai perdu quelque chose dans les collines. La chanson que moi et des millions d'autres internautes avons découverte par hasard. Sibylle répète cette phrase huit fois, toujours avec la même intonation mélancolique. Elle chante les larmes versées, les envies de fuir, la langueur, le sentiment d'être dépouillée, mais elle ne nous dit pas ce qu'elle a perdu. C'est peut-être une carrière, une chanson, une grande métropole, une vie d'artiste, une vie sans mari, sans enfants, sans moi. Je pense à ma mère, à ses mots à l'encre bleue, aux rêves qui emplissent la marge et qui s'étendent au-delà des pages jaunies, jusque dans les collines.

prends soin de la musique

SARAH GAUTHIER

avril a emporté avec lui
les balises de notre voie
je prépare des histoires à déployer sur nos cuisses
et dans les branches j'accroche

tes manteaux inutiles

on s'est rejoints au quai d'embarquement
une valse d'étincelles sur les joues

dans nos mains les titres de transport
promettent des paysages
brouillés par la vitesse

tu sèmes des secrets sur mes chevilles
élabores des plans
tissés de laine douce

complices
les trains filent l'un après l'autre
nous ignorent

ramasse-moi comme tu racles les feuilles à l'automne
mon parcours en dents-de-scie
ne connaît d'autres fins
que la terre

nos poignées de main se changent
en bataille de pouces
dans tes paumes, la monotonie
devient potentiel

tu reforges nos banalités

et les coins de ma bouche
ne connaissent que le nord

prends soin de la musique
collée sur ma joue

ce n'est pas tous les jours
que la douceur glisse ses doigts
entre mes sourcils

je nous vois derrière mes saisons
genoux de terre et visages rougis

on a placé nos excès
sous une cloche de verre
cueilli des bleuets sans fatigue
sauvé nos géraniums malgré l'air sec

tu me donnes envie de récolter
certaines courbatures

Ça ne nous regarde pas

ALEXANDRA FAUSTIN

Papa, les yeux fendus et larmoyants, supportait six pieds quatre pouces de sensibilité et de mansuétude. Pour plus d'un soi-disant chrétien, lever le nez sur les paluches tendues du samaritain tragique qu'il était signifiait mépriser les grâces de l'Éternel en personne... Autrement dit, on se relayait, de Lafond à Rivière-des-Prairies, pour saisir sa chance de plumer Papa. Son cœur fragile changeait l'espoir et le temps en venin, ça traversait son corps comme du tafia, ça le tuait à petit feu. Les bêtises au sujet des bonnes actions qui nous reviennent flattaiient particulièrement l'esprit superstitieux de Papa. Au nom de la sainte filiation, son propre père, ses frères, ses sœurs, ses oncles, ses tantes, jusqu'aux *lwa* qu'ils invoquaient tous en secret et leurs ombres dépareillées, s'imaginaient détenir des droits sur le fruit de son travail, que ce soit sa maison ou son blé, et je sais qu'il trimait dur. Au moindre effort, de petites gouttes de sueur poignaient sur le dessus de son crâne. Qu'il ait conservé une nature si besognante relevait du miracle – je veux dire, d'un dévouement à faire froid dans le dos.

Tous le surnommaient Ti-Bébé.

Il employait ses hauteurs (le dessus des armoires, du frigo, de la bibliothèque...) à ses cachotteries. Parmi elles, un glucomètre et de vieux billets de loterie. Mais il ignorait que j'étais au courant. Pour le diabète comme pour la malchance. Une seconde avant que sa taille fabuleuse ne connaisse une irréversible horizontalité, il pensait toujours que je prenais pour de la joie ses sourires engloutissant les yeux. À six pieds quatre pouces, j'insiste, c'était tout un vertige – vertigineuse, la facilité avec laquelle j'arrivais à le duper.

Avant que je ne me procure un cellulaire, le téléphone de la maison sonnait parfois pour moi. Généralement, c'était la passionnante Kerlysha à l'autre bout du fil et je m'enfermais dans ma chambre pour échapper à l'attention des parents. Les dix premières secondes, le combiné me renvoyait nos voix. Me suffisait alors d'articuler un candide '*tends, j'crois l'autre phone est ouvert*' et l'écho cessait net. Inutile de bouger un orteil. J'avais maîtrisé ce subterfuge dès l'âge de huit ans, Papa avait fait de moi une rusée. Ça m'inspirait une satisfaction perverse de manquer par exprès de le surprendre. C'est pourquoi je n'éprouvais aucune pitié pour lui. Même que ça me mettait en colère – pas qu'il tente de m'épier, mais plutôt que ses tentatives ne mènent à rien.

- Tu veux savoir c'est quoi Kerlysha m'a dit ? Ç'a l'air que Frère Antoine-
- *M'sieur*, un peu d'attention et il devient *dròl*.
- Y'est vieux, ç'a pas rapport. Kerlysha peut pas être avec lui !
- Eh bien, qu'elle l'ignore. Grâce à Dieu, il a quitté l'église de Pasteur Désirier. C'est facile de l'éviter.
- Si Kerlysha s'voyait...
- Ça ne nous regarde pas. Ce *malandren* a le diable en lui... Ne fréquente plus cette fille si c'est pour faire du *mové san*... Ce serait préférable de ne pas le répéter à Rose d'ailleurs.

Car Manmi irait répandre la nouvelle sur WhatsApp. Et Papa détestait avoir l'attention sur lui. Moi aussi. Mais le mettre dans la confidence, c'était l'inviter à abandonner Kerlysha à son tour. J'aurais mieux fait d'agir comme d'habitude, et de la fermer. Pour me racheter, c'est ce que je fis les cinq années suivantes.

Chaque matin, Papa allait prendre un journal. Un exemplaire de chaque titre, j'entends. Tous les matins pendant 3500 jours. Papa les accumulait pour le simple plaisir d'en ériger des tours. On cheminait comme des opiliions ; il y avait des raisons de trébucher partout. Si

Papa vivait en vieux garçon, c'est qu'avant, il vivait seul en Haïti. Cinq ans après ma naissance, il s'était joint à Manmi et moi pour de bon.

Été après été, Papa promettait un dynamitage à Manmi. Pleine d'espoir, elle l'aidait à remplir des sacs-poubelle de journaux. Mais la nuit venue, après douze heures de travail, il sortait les récupérer pour en bourrer le sous-sol. Une fois, Manmi dit *c'est comme déplacer un mal de tête à son pied*. Et le lendemain, elle partit.

L'été de mes quatorze ans, Papa tomba malade. Ses pieds et mains gonflèrent puis noircirent. Un barbillon lui poussa, les plis de son visage se creusèrent. Papa fondait, ses jointures rasaient le sol. Un été passa comme dix ans sur lui... et dans ma vie.

Fin août, j'avais de l'argent et des bijoux. Le jour, je poursuivais la quête stupide d'en avoir plus – ça m'enrichissait au mieux, me distrayait au pire. La nuit, je rentrais à pas de loup m'assurer que Papa avait avalé quelque chose. S'il ne manquait jamais de s'inquiéter de mon sort, je n'osais demander en retour comment ça allait. Je l'aurais forcé à mentir ou à marmonner une réponse qui m'aurait rendue bègue.

On discutait parfois des rénovations qu'il voulait effectuer dans la maison. Lorsque Papa m'avait décrit ce projet, j'avais cru aux délires d'un semi-comateux. Aujourd'hui, impossible de me donner tort : on n'avait même pas pris la peine de débarrasser les piles de journaux avant d'ouvrir le chantier. Papa avait engagé quatre types référencés par son pasteur, quatre illuminés s'estimant habilités à bâtir des châteaux en Espagne grâce à deux bras valides. Ils se plaignaient du manque de clients et demandaient deux-mille pour tout refaire. J'avais proposé à Papa d'appeler un professionnel, mais il avait dit que ces quatre références feraient l'affaire. Mieux : *sé mèm nou mèm yo* – ce sont nos semblables.

Puis, Papa m'apparut une ultime fois dans la lumière. Il s'y présenta en vestiges, appesanti derrière une barbe. Un fantôme passa entre nous. En plus de découper ses reliefs, le soleil faisait briller mes diamants et ma peau lisse. Les murs de la maison avaient changé de couleur. J'ignorais ce qui m'était le plus douloureux.

Donc, je lui parlai des murs.

Ayant sacrifié le meilleur de leurs certitudes aux aléas de l'immigration, Manmi et Papa s'étaient démenés dans les coins les plus exigus possibles (usines, classes, cubicules...) pour que tout me tombe dessus sans faire

d'effort – élevant malgré eux une génération peu endurante au travail, nulle dans le domaine pratique et incapable de soutenir les regards. Quand Frère Antoine proposa de m'aider, je dis *c'est gentil*. Quand les sœurs de Papa vinrent le récupérer, je dis *merci*.

Les proches de Papa déboulèrent par dizaines à l'enterrement. Une procession de reptiles endimanchés que je n'avais jamais croisés jusqu'alors, grâce à Manmi – Dieu sait où elle se trouve aujourd'hui, mais c'est bien la preuve qu'elle m'aime. Quand leurs regards visqueux en eurent après mon cou et que les flots du Jourdain se dépêchèrent sur les leurs : ce n'était pas de la pitié. Ni quand leurs coassements rivalisèrent pour découvrir dans quel taudis je demeurais ou pas. Ti-Bébé était encore chaud et déjà, tous fonçaient en bondissant sur son bébé.

Un jour, ils me convaincront que Ti-Bébé mesurait trois pommes, que c'est la haine qui parlait à travers moi ; ils me feront écrire qu'il me mettait en colère.

succédée

RACHEL HENRIE

le par cœur
au bord des lèvres
je répète
la voix paternelle

ses notes d'ambre
me composent
une chorale d'ivresse

une main à la bouche
compte mes dents bleutées
pour récupérer ses mots

entre les lignes
le sacrifice
mène toujours à lui

l'horizon tangue
recherche mon souffle
au fond des bouteilles

fidèle
je porte son visage
et goûte sa honte

gueule de bois ou
figure du Père

le matériau divin
sculpte des ravages
dans mes noeuds

chaque regret
aseptise ma peau
de ses anciennes promesses

la gravité comme certitude
je tomberai à genoux
rejoindre sa descendance
seuls nos verres s'élèveront
pour lui rendre hommage

ma robe de vin
s'étale en souvenirs

l'élégance souligne
nos existences manquées

dans mon sang
son cadeau d'adieu

Je porte la trace de ton départ sur mes joues

GABRIELLE BLAIN-ROCHAT

Quand j'avais douze ans, mon père est parti. En fait, il n'est pas vraiment parti, mais c'est un peu comme s'il était parti. Il n'a pas dit gaby je vais faire une petite course, il n'a pas pris ses clés et fait tourner le moteur du gros camion avec un collant de tweety bird. Il est resté assis sur le sofa du salon, les deux pieds bien ancrés au sol, le regard je ne sais pas où, mais loin. Sa main serrait sa bière sur laquelle perlait de grosses gouttes. La télé crachait des voix de monsieurs qui parlent de sport vite vite vite. J'ai dit papa, et il n'a pas dit oui, il n'a pas dit quoi. Et j'ai compris qu'il était parti.

*

J'étais jeune et mon père me disait qu'il allait écouter le sport à la taverne. Pendant longtemps, je ne comprenais pas. Je croyais qu'il disait caverne. Je pense qu'autour de moi, quand j'ai dit ça, on a ri, on a cru que je faisais une blague, j'invente souvent des histoires. Mais je ne riais pas, je le voyais dans une

grande cave en pierres, avec des ampoules nues qui pendent du plafond. On m'a dit quand j'étais enfant que je ne pouvais pas y aller, que c'était interdit pour les femmes. Je ne comprenais pas trop, je n'étais pas une femme, mais je comprenais que c'était un lieu spécial, secret et peut-être magique. Je passe devant, des fois, aujourd'hui. Ça s'appelle chez tremblay, une grosse affiche me dit que les femmes sont maintenant bienvenues, et qu'il y a un spécial sur les ailes.

*

Sur la rue bienville, il y avait un atelier dans le sous-sol. Mon père y allait pour écouter chom 97.7, boire des bières et fumer des cigarettes en cachette. C'était un lieu étrange. L'une des seules fois où j'y suis entrée, le plancher était froid. Je voulais danser sur la musique que crachait la petite radio mais on m'a dit non, on m'a dit que ce n'était pas la place pour ça. Les grandes dents rouillées des outils accrochés aux murs m'ont fait peur. L'image de mon père et d'une vie à lui seulement, sans nous, aussi.

*

Mon père rit fort aux blagues de john wayne à tva, l'après-midi. Je porte donc un chapeau de cow-boy et fronce les sourcils très fort.

*

Mon père est un homme droit. Son corps se tend vers la vie, le mouvement. Il n'a pas peur du soleil quand sa lumière est fière et nue et nettoie tout. Ce qui le compose hurle à la grandeur. En moi, tout est si petit, tellement courbe.

*

En passant la porte, chez mes parents, j'enfouis mon visage dans sa chienne verte. Le nez contre la flanelle en poussière, j'ai six ans. On est dans le gros camion rouge et la sciure de bois me pique le dessous des cuisses. Une pomme grugée gît dans le porte-verre. Elle brunit et empeste l'habitacle. Il s'en saisit et la jette d'un geste limpide par la fenêtre, dans les bois. Je plante mon regard dans celui des autres conducteurs. Je ne voudrais être la fille de personne d'autre.

*

Son silence est rugueux comme du velours caressé dans le mauvais sens. Son silence est tiède et sec, un paysage plat. J'ai parfois l'impression d'y tomber comme dans un trou. Je cherche à le faire fuir en agitant mes lèvres à toute vitesse. Elles produisent des sons qu'il ne comprend pas. Ma tête est lourde d'années de paroles muettes.

J'aimerais pouvoir apprivoiser son silence comme on le fait avec les raies à l'aquarium. Passer mon index doucement sur sa peau dure et fraîche et dire bonjour. Le prendre dans ma main comme une pierre plate, un oiseau blessé, une airelle. Sentir son poids, le faire danser entre mes doigts pour m'imprégner de ses limites, de ses failles. Ou lui présenter mon silence à moi, pour qu'ils fassent connaissance.

*

Depuis qu'il est parti, quelque chose comme la soif se tisse une toile dans mon ventre. L'impression que l'amour se donne en miettes, que les plus grosses restent cachées dans le fond des poches ou derrière le dos, que j'ai choisi la mauvaise main. Je me surprends à ces envies de tout creuser, tout gratter. D'arracher de force. Je me surprends à la folie.

*

Je cherche à retracer le premier regard qui fuit vers l'extérieur, le moment où ma folie a arrêté d'être belle, celui où la première main s'est retirée de la mienne, s'est étirée vers le téléphone pour appeler au secours ou pour calmer l'incendie. Celui où la première porte a été franchie.

*

Je me fais très petite pour toi papa et pour tous les autres. Je me fais marionnette, je me fais coton et tulle. On plie mes membres doucement et me glisse dans un grand sac. Je me fais trimballer dans la ville, on me dit silence, motus et bouche cousue. Je dis d'accord et étire ma grande bouche dans un sourire mais le fil élance, manque de fendre. J'accepte qu'on me chiffonne. Je suis la couleur de mon corps plié.

*

Ma fatigue est une histoire longue, ma tristesse en est une plus brève. Je me raconte que mon corps est un long fil emmêlé, ma tête un ballon avec dessus un chapeau pointu très lourd, que je peine à garder en équilibre.

Dans mon lit je m'invente malade, assoiffée. Je m'imagine le vent de la ruelle qui souffle entre mes draps et fait gonfler ma grande robe de deuil. Je me prends la main dans le sac à raconter des histoires.

*

Cette crainte de la folie dort en nous toutes. Mais nous ne sommes folles que dans leurs yeux. Lorsqu'ils ne regardent pas, nous sommes oiseaux de proie et un grand chant plaintif qui oblitère.

*

Papa, je porte la trace de ton départ sur mes joues et dans les cernes noirs sous mes yeux.

Tu m'as appris à ne rien attendre, à jouer comme une grande, à lancer ma propre balle sur le mur. Tu m'as laissée toute seule dans un monde à toi. Je m'y parle maintenant dans un long monologue de chienne qui court après sa queue.

J'y fais la liste de ce que je ne touche pas : l'apaisement, une lutte à armes égales, un regard en lequel croire.

Et je me raconte l'histoire d'une brèche en ton absence, la plus belle de toutes.



cet espace entre les doigts

KEVIN BRAZEAU

regarde ça coule je
saigne méridiens
m'épanche les ensevelissements sous
rocheuses et tourterelles tristes
m'édulcorent le
courant perds le fil des fuseaux
me dégéographise de cordillères en sismographies je
ne sais plus où je tremble je
m'écarquille les les les les les alvéoles

et prends entre mes mains gercées le pouls
ta chute
un monceau d'amour
restes ton épierrement
tu grèves ta vie je
saigne calcaire

où dire quoi alors
je pars par en partout
me gravier
et dire quoi de qui

j'ai ou je possède souvenirs
courir sur friche jupe et tandem ou
saladier betteraves ou litchi phonème
choisir les épis du lendemain

perte des arômes
me rappelle tes ongles terreux
tes ronces à bêtises
tes mains mes racines

mémoire rassise
où j'assois des récits noués
en pont par-dessus le détroit
l'émoi m'encombre déçu

j'ai
où je possédais ces histoires
ton arbre mort
et

ici au centre du souffle court les corbeaux picorent
cherchent dans mes bourrasques l'escale filandreuse
ou l'hémérocalle fragile de nos enfances cartilages ou
tant vertiges que je
n'arrive plus
à inventer le sol où déposer tes paupières closes

il me reste l'emphysème de dire ton nom
moisson des syncopes
domicile hémistiche
entre phosphore et soufre

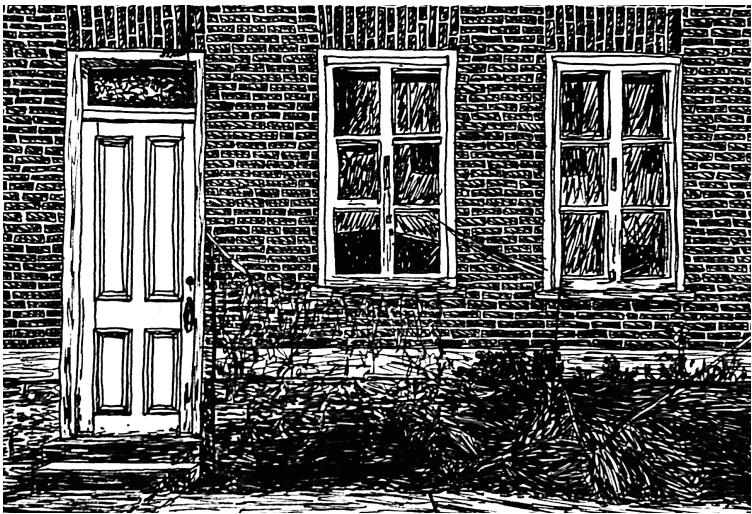
et le peu de tourbe
où j'ai planté tes rires
juste pour voir
s'ils perceront l'hiver

la poussière retombe où l'absence s'enracine
je parviens tranquillement à tracer l'équilibre
qu'il me faut pour cheminer sur cette coursière
de part en part tout y rejoue la commotion
de la grève infinie à cueillir avec toi
les lys et lilas ou les matins d'opale

ici je tisse mots et carbone
construis peut-être l'après je
trouve dans toutes les prunes mûres
autres fragments de quiétude
entre fibres et noyau
nos idioties tiendront le coup

coule encore
pas un saignement mais
un gisement nous
attendre la moisson
avec qui

l'averse est douce
cet espace entre les doigts
n'est pas le vide qui nous érode



Raï sentimental

SANNA

Sbart ou tal adabi. La fête presque terminée, tout le monde monte sur le stah, les femmes les plus âgées récitent des bouqala, plus loin Karim prend un bidon et en fait sa derbouka, un cousin, un oncle, je ne sais plus, prend sa mandole et c'est parti. Des poèmes dans notre langue foisonnent. *El barah, el barah ken fi omri aachrine.* Allongés sur le tapis, bercés par les voix, le chaâbi nous fait rêver à l'absence des frontières. Tu me prends par la main. Fais balek, ils pourraient nous voir. Tu me caresses les cheveux, l'air de dire je m'en moque. Le petit Samir nous ramène du thé, un peu de kawkaw, je lui demande de me ramener en scred le pot de halwat turk déposé sur le comptoir de la cuisine. Je regarde autour de moi, je cherche les regards réprobateurs. J'appréhende le scandale, mais personne ne semble se soucier de notre proximité. Tu me récites Qabbani, je te réponds Amar Zahi, je te cite Kateb Yacine, tu me réponds Idir. Et nous continuons comme ça jusqu'au petit matin. À ma grande surprise, nous finissons par nous retrouver seuls. Un à un, chacun finit par rejoindre sa chambre. Avant de nous quitter, ils s'approchent pour nous dire tsabhou b'khir inchallah, ils esquissent un sourire et consentent.

Maa sbah rebi, nous décidons de partir. Tu as toujours voulu me faire découvrir ta ville natale, me faire voir tes

souvenirs. Ce que tu ne sais pas, c'est que j'ai déjà vu Dellys. J'ai déjà marché où tu as marché, bu la même gorgée d'eau salée que toi, la même méduse que toi m'a piquée sur le bras gauche, la moudja qui t'a renversé m'a fait culbuter moi aussi. Tu vois, ici on louait notre bungalow chaque année. On se faisait des barbecues, des sardines grillées. Moi, c'est ici que j'ai perdu mon hippocampe rose, une immense bouée que ma mère nous avait achetée pour nos vacances au bled. Je suis venue une seule fois à Dellys, avec mon cousin Rachid et amto, et nous avions passé plus d'une heure à la gonfler. Des enfants voulaient l'essayer, ma tante a eu pitié et a fini par céder à leur demande. C'est pas juste, ils ont pu l'essayer avant moi. Oui, mais toi tu vis au Canada, il y en a plein des hippocampes roses là-bas. Oui, mais regarde le résultat, ils l'ont perdu et je n'ai jamais pu monter dessus. Je termine mon histoire, attends ta réaction, mais rien. Tu me soulèves et me jettes à la mer. Matebkich gouli hada mektoubi.

Le soir, j'enfile ma djeba bleue. *Ya zina diri latay, diri latay.* On descend en bas du bâtiment avec wled el houma. On se fait une partie de dominos, et puis deux, trois. On s'emporte tous, on se crie dessus, on m'accuse de tricher, hiliya ils me disent. À chaque fois que c'est le tour de Hamid, de toutes ses forces il cogne sa pièce sur la table. Ses nerfs s'enflamment. Blaqal rak tekhlaa fiha.

Il n'y a aucune fille avec nous. Je suis la seule. Selon eux, une femme n'aurait pas sa place ici. Pourtant, ils n'ont pas l'air de se soucier de ma présence. Mais ntiya les z'hommes, ça ne compte pas. Sans trop comprendre pourquoi je me retrouve à être l'un des leurs. Bilel avale chwiya seroukh, on l'a perdu, dans sa tête il atteint déjà le ciel, la lune, pour retomber dans ses fantasmes parisiens. Messkin, dans le quartier on l'appelle Google Maps, il connaît toutes les rues de Paris, les boulevards, les stations de métro, mais il n'a jamais pu y déposer un pied. Visa refusé. Parisien bel aadra berk. Tu m'allumes ma Marlboro qui me monte direct au cerveau. Dans un gobelet transparent, je te verse du café noir qui te nique bien la tête. *Nta goudami, ou ana mourak.*

Datni, sekra datni. Je frôle l'ivresse, j'oublie mes nuits perdues dans les restaurants de Paris, Prague, Naples, il me reste plus que les cabarets d'Alger. Je virevolte, danse, m'enivre en pleurant mon pays. *Matedjboudlich ala li nebghih, matedjboudlich.* Tu déposes ta main sur mes hanches, je fixe ton regard réprobateur. Je dois me réfugier dans d'autres bras, trouver d'autres bras pour danser. Tu aimes uniquement la volupté de mes étreintes, tout en reniant mes débauches. Ta petite désorientale. Tu es celui qui sait toutes les langues qui m'habitent, mais avec qui je ne parle pas la même foi.

Tigzirt. Tamda Ouguemoun. À mon tour de te faire découvrir mon monde. Une chebika, une deuxième, je me remets en file derrière les hommes, toujours sur des rochers de plus en plus hauts. Avant de sauter, les jeunes font du houl pour me motiver. Quand je plonge tête première, ils m'applaudissent. Papicha, alabelek, même si tu prends le rocher le plus haut gaa fl'Algérie tu pourras pas voler. Je sais, mais je préfère m'échouer. *Hadi hmama wela ghzala ana ayouni m'zinha sekrou.* On descend vers une crique isolée. Je me concentre à ne pas marcher sur les bouts de vitre de Heineken. Tu m'offres une étoile de mer. Tiens, elle te portera chance. On s'allonge sur des galets, un groupe de jeunes dépose leurs serviettes à côté de nous et prépare des bidons d'huile pour pêcher. Khelouna tranquille ya dini. Leur présence ne retient pas tes mains baladeuses, mais en même temps tu mates toutes les zellates autour de toi. Elles passent toutes avant moi. Tu ne me laisses pas ma chance, pas assez « bent familia » pour toi. J'essaie de te montrer que ce n'est pas un big deal, que j'ai plus à offrir qu'un hymen et des mhadjebs, mais lah ghaleb tu n'arrives pas à passer outre. Je suis tombée de ton cœur il y a bien longtemps déjà, et ce n'est pas une étoile de mer qui changera ça. *N'direk amour, ça fait plaisir, ana omri madabiya.*

O négatif

CAMILLE GARANT-AUBRY

Une étude japonaise [...] a montré que les personnes de groupe sanguin O ont tendance à attirer plus les moustiques que les autres. Puisque ces petites bêtes aiment ce qui est sucré, elles s'orienteront aussi vers des personnes dont la chimie corporelle aura tendance à sécréter plus de glucides.

Royaume de la saveur artificielle. Chaque cannette à couleur flamboyante m'attaque à sa manière. Mal au foie, mal aux dents, mal au cœur, mal à la tête, mal à l'estime de moi, mal à une jeunesse perdue où je pouvais encore caler une Four Loko d'un coup sans la vomir direct. Je suis plantée devant les frigidaires du dépanneur, incapable de choisir entre mille poisons qui sont du pareil au même.

Mojo Punch aux Fruits

Mojo Fraise+Kiwi

(arômes naturels, c'est spécifié)

Rose Bacardi Breezer Originals Limonade

Bacardi Breezer Originals Daiquiri aux fraises

Beach Day Every Day Berry Beach

(si je prononce ce nom 5 fois devant un miroir est-ce qu'Olivier Primeau apparaît ?)

Beach Day Every Day Limonade Rose

Poppers Cran Ice

Poppers Wild Ice

Poppers Hard Ice

(y a-t-il vraiment une différence ?)

Palm Bay Tropix

Palm Bay Zero Mûre

(zéro ? sérieux ?)

Palm Bay Melon d'eau et Fruit du dragon

Le commis du dépanneur m'approche et prend appui sur les portes du frigo. Il me demande si j'ai de la difficulté à faire mon choix. J'ai pas envie de lui répondre. J'ai pas envie de conseils. Mais je lui souris. Je lui dis qu'il y a pas mal de choix. Je vais même jusqu'à rire. Je m'haïs, criss. Avant, on niaisait pas. On prenait la Smirnoff Ice comme si c'était le choix le plus naturel et majeur possible. On se dirigeait nonchalamment à la caisse, mine de rien. Incognito, qu'on se disait. On ajoutait une barre de chocolat, au hasard, négligemment déposée à côté de l'alcool, comme si c'était plus adulte de ne pas juste s'enivrer. Je ne sais pas quelle partie de ce souvenir est la plus naïve... Le gars me suggère une boisson au melon d'eau. Juste y penser, je grimace. Le melon d'eau artificiel est une atrocité du monde. Ça m'écoûte sur un pas pire temps. Il revient à la charge en me demandant si j'aime les popsicles 3 couleurs. Je pense « laisse-moi être indécise en paix », je dis « oui j'aime ça ». Il ouvre le frigo et me tend une canette. Il me jure que ça goûte pareil, que je vais tripper. Raide. Je le remercie avec un grand sourire. Il se dirige vers la caisse. M'attend. Je suis sans issue, coincée dans ma fausse politesse. Je me résigne, suer 3 couleurs est certainement moins cher qu'une cure de rajeunissement au spa.

Les bactéries et les champignons qui se trouvent sur notre peau sont en grande partie déterminés par notre génétique, et comme notre odeur corporelle est une signature qui est en grande partie déterminée par ce microbiome propre à chacun, le chercheur britannique Tim Spector fait l'hypothèse que c'est en grande partie notre microbiome qui nous rend plus ou moins attirants pour les moustiques.

Je suis couchée sur mon balcon, les deux jambes contre la brique de l'appart. Du bout du doigt je gratte la peinture écaillée, alors que mon autre main gesticule sous la ferveur de l'explication désarticulée de ma faim qui accompagne, comme toujours, mes excès d'alcool. Je suis arrêtée dans mon élan par une claqué en plein dans le front, gracieuseté de mon coloc. Je lui crie « ouch criss ». Il se justifie en me mettant la main dans la face et en disant que j'avais un moustique sur le front, qu'il vient de me sauver, qu'il suçait mon sang et que maintenant mon sang était dans sa main, dans ma face. Je lui dis que ça m'écoeure. Je me plains que ça me gratte partout, que ça me démange, que je suis plus capable, que je vais virer folle raide et pleurer (mais pas littéralement, je précise). Il se couche à côté de moi. Il lâche dans un soupir que notre cour est le seul endroit du quartier avec des moustiques. Je renchéris que notre cour est une jungle. Il ajoute que pour entrer dans notre cour, il faut presque se battre avec les vignes sauvages de la

clôture. Je suggère l'achat d'une machette pour l'efficacité, mais surtout le look aventurier qui vient avec. Il me demande « style Indiana Jones ? ». Je réponds que oui, exactement ça, on pourrait se sentir comme Indiana Jones. On se tait. On se laisse aller à notre imagination, chacun dans notre propre aventure de l'Arche perdue.

Bien vite mes pensées sont interrompues par les grondements de mon ventre. Je me souviens que j'avais terriblement faim. Je demande à mon coloc s'il pense que de manger le même aliment à chaque repas de chaque jour changerait la chimie de notre corps. La composition de notre cerveau. L'odeur de notre sueur. Notre caractère. Il réfléchit, avant de lâcher que oui. Alors je lui demande lequel il choisirait. Il me dit que c'est pas un choix à prendre à la légère, parce qu'on développerait sans aucun doute une aversion pour ledit aliment. Quel amour sommes-nous prêts à sacrifier ? Quelle motivation devrait nous animer ? Celle de notre santé ou de notre bonheur ? Je le critique, « fais juste répondre à' question ». Il me dit qu'il choisirait la patate. Je demande laquelle. Il me répond loop hole. Je dis qu'il est fort. Très fort. J'ai rien à redire. Vraiment. Bon choix. Je lui demande d'aller chercher les chips dans l'appart. Il dit d'accord. Il reste couché. Proies faciles.

C'est en sentant le CO₂ que les femelles initient leur quête de sang, activant ensuite leur vue et leur capacité à détecter les variations de chaleur. En raison de ce troisième aspect, les vêtements à couleurs claires sont à privilégier l'été, car les plus foncés absorbent plus de chaleur et les attirent donc plus sur nous.

Dimanche, 14 h. Mon balcon. Mon cul sur la chaise de patio inconfortable du Canadian Tire. Ma tête dans mon cul. Mon coton ouaté avec capuchon sur ma tête ; une caresse contre les six piqûres que j'ai sur le front. Ça me démange, mais au moins ça déplace mon attention de mon envie de vomir – pourtant la bouteille de Gatorade bleue qui trône entre mes cuisses est presque vide. Je pense à mes six petites bosses sur le front. Je pense à me couper le toupet, histoire de les camoufler quand j'aurai de nouveau l'énergie de vivre. Je pense que c'est pas une décision à prendre à la légère, un dimanche après-midi complètement hangover.

- Est-ce que les moustiques m'aiment autant parce qu'ils arrivent à sentir que je suis dead inside ?
- Pas mal sûr que c'est pas les moustiques qui tournent autour des cadavres.
- Connais-tu la différence entre les moustiques et les mouches ?

- Il y en a un qui pique... et un qui tourne autour des cadavres.
- Mouais, donc tu sais pas.

Je souris. Je me sens conne. Pas parce que moi non plus, je pourrais pas donner la définition d'une mouche (bien que je pourrais sortir un fun fact sur le film du même nom avec Jeff Goldblum, et étrangement ça me rend fière). Je me sens conne parce que c'est toujours comme ça, après avoir bu. J'ai peur d'avoir trop parlé, trop pris de place, m'être trop confiée, pas avoir assez écouté. J'ai peur de ce que les autres pensent de moi, qu'ils m'aiment un peu moins une fois dessaoulés. J'étire mes jambes et pose mes pieds nus contre la garde du balcon. J'essaie de me concentrer sur d'autres choses. Comme le fait que ma stratégie de m'habiller en long, en plein milieu de juillet, aura eu comme seul effet d'offrir mes pieds en buffet.

- J'ai chaud.
- J'ai chaud pour toi.
- Je pensais que ce serait une bonne idée. Pour pas me faire piquer.
- Fille, couleurs foncées. C'pas bon.
- Oui, mais t'as vu l'épaisseur de tissu de ce que je porte ?
- Bon point.
- ...

- Merci pour hier. C'tait le fun.
- C'tait crissement le fun.

On regarde tous les deux dans le vide. Les enfants des voisins jouent au ballon-poire. Chaque coup vient faire vibrer mon cerveau qui flotte dans la bière chaude-pisse. Je claque ma paume contre ma cheville. Un moustique écrasé dans une petite tache de sang me reste contre la ligne de vie. Je relâche mon bras le long de ma chaise : je me lèverai pour essuyer ça plus tard.

Notes

Les citations sont tirées de :

Nathalie Mayer, « Pourquoi les moustiques piquent-ils certaines personnes plus que d'autres ? », *Futura Santé*, <https://www.futura-sciences.com/sante/questions-reponses/biologie-moustiques-piquent-ils-certaines-personnes-plus-autres-6627/>

Radio-Canada, « Pourquoi certaines personnes attirent-elles plus les moustiques que d'autres ? », *Radio-Canada*, <https://ici.radio-canada.ca/premiere/emissions/les-eclaireurs/segments/chronique/28290/piqure-moustique-injustice-genetique>

je connais la fin

FLORENCE BEAUCHEMIN

au moment du déluge
j'entendrai l'alarme de l'église du coin
dans mon quartier d'oranges et de paroisses
la peur prend son temps
pour traverser les briques

je salue les tornades en courant vers chez moi
comme de vieilles amies après l'école

la tranquillité demeure
dans ces murs jaunes dont il n'y a pas de photos
aucune preuve des rêves grafignés sur le plâtre
de l'espace à prolonger
en creusant
le trou sous ma fenêtre s'élargit
trahie par mes
doigts de craie la poitrine écaillée
je fais l'innocente

ma mère me dit que j'exagère

l'après-midi où notre canari est mort
je n'ai pas flanché pour éviter
les becs filant vers ma gorge
leurs corps échoués
toujours au parc comme par réflexe
c'est étrange
je n'ai jamais vu un écureuil mourir de vieillesse
au pied d'un arbre

les cheveux dans la bouche je suce
ce qu'il me reste de rêves
je ne ferai confiance qu'à la nuit
à l'avenir

au réveil
la veilleuse de plastique se moque
bientôt nous serons toutes les deux
réduites à néant

ma mère me cache les yeux mais je sens la noirceur
l'animalerie prend feu
en face de la paroisse
saint-paul-de-la-croix c'est peut-être ici
que les écureuils célèbrent

je ne veux pas mourir dans un sous-sol d'église

je retourne à mon programme
sur la télé encastrée l'osier blanc me dévore
la fin du monde diffusée pour la première fois
je prie pour une pause
toujours assise trop près je ne remarque plus
les contours

tout crie à l'extérieur de mes murs
il ne me reste que des berceuses inutiles
murmurées les cheveux mouillés
je connais la fin
petite bête
tu ne mourras pas de vieillesse

On dépassera comme des enfants qui dessinent

MÉLISSA FERRON

Le fusil me pointe. Je revois alors maman brandissant un index vers moi. *Arrête ça sinon...*

Sinon quoi ? Le mot de trop sera-t-il assassin ?

Je voudrais extraire toutes les lettres létales de ma gorge, en cueillir les sonorités puis les gonfler lentement, de phylactère en montgolfière, de volutes en ouragans. Je tiendrais les « A », les « I » et les tournesols comme un bambin qui s'accroche à un bouquet de ballons. Je reprendrais mon souffle pour vous cracher au visage tous les interdits que vous avez pliés en quatre et laissés sécher entre les pages d'un herbier.

Je ne me tairai pas. Malgré vos lois et vos juges, votre armée et vos menaces barbelées. Parce que c'est le seul pouvoir qu'il me reste : le poids de mes convictions, un intangible que je sculpte en pamphlets et pancartes brandies. Épées forgées de papier, elles paraissent bien inoffensives face à vos matraques et vos chars d'assaut.

Elles frémissent au vent, mais, sans lui, on n'entendrait pas le doux chuintement de nos cris.

Je suis étudiant qui proteste et ouvrier exploité. Je suis mère haletante et enfant à naître, femme et musulmane que vous tenez tant à dévoiler, Noir blanchi et Autochtone colonisé. Je suis fleuve tari et forêt qui créepe, ciel colère et rêves vert-de-gris.

Mais qu'attendez-vous ? Tirez ! Pourfendez-nous de votre supériorité bien pensante ! Réécrivez l'Histoire sur tous les murs du monde et donnez-nous le beau rôle du dompteur de révolution ! Quand c'est nous qui tenons plumes et porte-voix, vous nous raturez, nous bâillonnez, nous dessinez des cages au feutre indélébile.

Je m'offre à vous, les bras écartés, la tête haute ; je vois l'œil du fusil grossir et la main qui le tient trembler. Je persiste.

Un pas.

Puis deux.

Ma marche suit la saillie d'une falaise. Je connais la fin. Mais malgré la chute, je ne me tairai pas.

*

Imaginons un *je* fictif, monde de lois où les mots sont pesés comme morceaux de viande chez le boucher, exemple monté sur bobine avec ses personnages, bons et méchants, avec ses répliques toutes écrites. Et alors ? « Maintenant » ne devient-il pas une fiction pour celui qui le lira dans cent ans ?

Dans 1984, Smith révise l’Histoire. Il découpe la vérité, en efface les contours, émiette les évènements, noir sur blanc, puis le souvenir d’une autre Histoire émerge. La Terre redevient disque plat. Dorénavant, les reflets seront textes sacrés et mondes géocentriques. Celui qui affirmera le contraire sera pendu haut et court. Le vrai qui se mire est un hérétique.

Se taire, c'est devenir marionnette et gramophone brisé. C'est omettre le combat de tous ceux qui se sont levés, les roches qu'on leur a lancées et les rébellions mises en terre. C'est abattre demain et perdre l'arpente d'un sol à fleurir.

Il n'y a plus de prières qui tiennent. Sauf celles qui espèrent ton sourire à mon réveil, puis des débordements de mots. On boira ensemble, on refera le monde et on dépassera comme des enfants qui dessinent. Les lignes ne sont pas que barreaux : elles peuvent devenir cordes de cerf-volant.

Petit tracé étymologique de la censure

Dans « censure », il y a « censé ». Déjà, le mot commande ; il est tablette de pierre. J'y vois plutôt une stèle sur laquelle mon nom sera gravé. Je cherche ensuite la définition de « ure » et découvre un auroch. Une menace dissimulée. Si je n'agis pas tel que je suis censée le faire, une bête piaffante sera lâchée sur moi et m'encornera. Mon linceul sera cette muleta rouge que j'aurai brandie une fois de trop. Habillez-moi de noir et de dentelle ajourée, puis enterrez-moi dans un violoncelle.

*

Parfois, la fiction s'incarne. Elle émerge des livres en un accordéon de lettres, emprunte les faits et gestes des personnages, se dénude au coin d'une rue comme une putain. L'inconcevable d'un autre temps sonne pourtant minuit. L'obscurantisme porte aujourd'hui cravate, habit militaire et sourire couperet. « Qu'on leur coupe la tête ! » bramait la Reine de Cœur dans son monde de papier. Dans notre monde de béton, on pend les poètes à des grues.

Faire le tour du monde, le tour des silences

Premier silence : La femme de ménage immerge une brosse à récurer dans un seau d'eau savonneuse, la ressort, puis frotte vigoureusement le tapis souillé. Elle grommèle : la tache, bien que plus pâle, ne part pas.

Au Japon, les cerisiers fleurissent de la fin mars jusqu'à la mi-mai. La mort de Hitoshi Igarashi aura dessiné une fleur cramoisie sur la moquette de son bureau en plein mois de juillet.

Une épitaphe.

L'érudit avait traduit *Les Versets sataniques* de Rushdie. Il a été tué de plusieurs coups de poignard alors qu'il travaillait dans son bureau à l'Université de Tsukuba.

Quinze ans après le meurtre d'Igarashi, l'affaire a été close. Aucun suspect n'a pu être identifié.

Deuxième silence : Tu étais Birman et journaliste, un entrelacs fait chair de deux entités incompatibles. Dans ton pays, le métier de reporter s'avère dangereux, surtout lorsqu'on s'intéresse de trop près aux questions militaires. Mais tu n'as pas su te taire. Ta

grande gueule, c'était plus qu'une profession : c'était une prise de position, ta façon à toi de te tenir debout.

Et c'est ce que tu as fait. Même si tu connaissais les risques, tu es allé couvrir les affrontements entre les rebelles de la minorité Karen et l'armée du Myanmar. Le dénouement était prévisible : on t'a arrêté, puis emprisonné. Cinq jours plus tard, tu mourrais. Fusillé. C'est ce genre de décoration qu'on donne aux journalistes en Birmanie : un trou épinglé à la poitrine.

Selon l'armée, tu étais « un agent de communication » pour le groupe d'opposition Karen. Les chefs karens et ta femme ont démenti cette version. Tu n'entretenais aucun lien avec les rebelles. Mais il fallait bien que l'on justifie ton meurtre.

On t'a enterré dans un champ. Personne n'était là pour te pleurer : ta famille n'avait pas été informée.

Un an plus tard, on exhumait ta dépouille pour la rapatrier au cimetière de Yay Way. Mâchoire cassée, côtes fracturées et crâne affaissé témoignaient encore des coups qu'on t'avait infligés.

Que savais-tu Aung Kyaw Naing ?

Troisième silence : Vous êtes plus d'un milliard, mais les yeux qui vous épient sont sentinelles aguerries. Ils vous regardent. Tous et toutes. Vous êtes à l'image de votre muraille : visibles de l'espace. Et dire que vos ancêtres l'ont érigée pour se protéger des invasions. Mais les murs ne font pas que protéger : ils emprisonnent.

Vous êtes plus d'un milliard. Imaginez la force de vos voix combinées lorsque vous crierez : « Assez ! ». On en tissera des hymnes chantés à tue-tête.

Des silences, on en compte une infinité. Ils marchent sans bruit, la bouche marquée d'un X. Il y a le silence de la laideur qu'il faut absolument cacher et celui des victimes de viol qu'on a menacées. L'inculte n'a pas voix, ni le vieillard, ni le mendiant. L'étranger n'a pas son mot à dire : il n'est pas d'ici.

Pourtant...

On doit fabriquer des mots en cachette, recoller les décapités et déterrer les tabous. Soudain, on entend un chuchotement. Pour l'instant, la voix est indistincte, sans forme, ni corps, ni trompette, mais déjà, elle remonte la foule à contre-courant ; on discerne un mot puis une phrase, on les enfile comme des perles

sur un collier, on écrit des vers et enfin des révolutions.

*

Le fusil me pointe. Je n'ai pas de prénom : je porte celui de ta sœur et de ton cousin, de tes ancêtres et de ton petit dernier. Je m'appelle Ibrahim et Weng et Israa et Galilée. Je suis celui qui s'est levé, celle qui s'est opposée. Et je ne me tairai pas.

le chemin

STÉPHANE LAMBION

ses chaussures ne sont plus des chaussures

mais un conglomérat de Sud, de terre, de Nord, d'asphalte, de tous ces chemins et de toutes ces langues parcourus kilomètre après kilomètre pour trouver lui-même ne sait pas quoi.

cette herbe n'est plus de l'herbe

mais la surface verte et humide sous laquelle sont tombés ses amis, des amas de poussière interrompus au milieu d'une phrase, leurs vies, tout net.

sa peau n'est plus une peau

mais la somme des mains qui jour après jour l'ont caressée, du bout des doigts y ont fait effraction, lui ont peint à même le corps des traces de tendresse pour qu'il comprenne qu'il ne serait jamais, était-ce seulement possible, seul.

l'été n'est plus l'été

mais le bois d'une fenêtre qui gonfle de chaleur, sa chemise qui sèche dans un jardin de banlieue, un picotement sur sa nuque rougie, une sueur insouciante qui coule le long de son dos.

le ciel n'est plus un ciel

mais un plafond parfois si bas qu'il doit s'allonger sur le sol, pris en étau entre deux bandes horizontales, écrasé par la masse informe de souvenirs qui accompagne un trop-plein de jours et de nuits.

son chemin n'est plus un chemin

mais un couloir de bruit, quand noir quand blanc,
couvert d'une fine caillasse dont il remplit ses
chaussures qui ne sont plus des chaussures mais le
soutiennent encore dans la chaleur étouffante de cet
été qui n'est plus un été sous un ciel qui n'est plus un
ciel et ne cesse pourtant de brûler sa peau qui depuis
longtemps déjà n'est plus une peau c'est-à-dire depuis
ce premier pas sur le petit carré d'herbe qui n'était
plus de l'herbe, le sera-t-elle encore un jour, pour le
savoir il faudrait poser la question dans une langue
qui soit une langue avant de poursuivre le chemin qui
n'est plus un chemin,

Je ne sais pas comment vous parler

AUDREY-ANN GASCON

Je vous retrouve ici, belles comme nos enfances crevées. Il n'y a que nous, le lac et les oiseaux, le chemin de terre et le ciel vaste. Malgré les gorges rauques, les peaux usées, vous avez le sourire franc, le pas vif. Nous calquons nos gestes sur les souvenirs, reprenons les habitudes. La nostalgie est confortable. En chœur, nous rions des mêmes blagues depuis quinze ans.

Nous avons appris à nous tenir debout, les unes contre les autres. Ce que je cultive de honte est aussi ce qui nous lie : vous connaissez par cœur mes décalages, vous aimez ma déviance et ma maladresse, vous partagez mon inélégance et ma voix brusque. Vous me ramenez à ma laideur, vous me rappelez combien nous avons grandi.

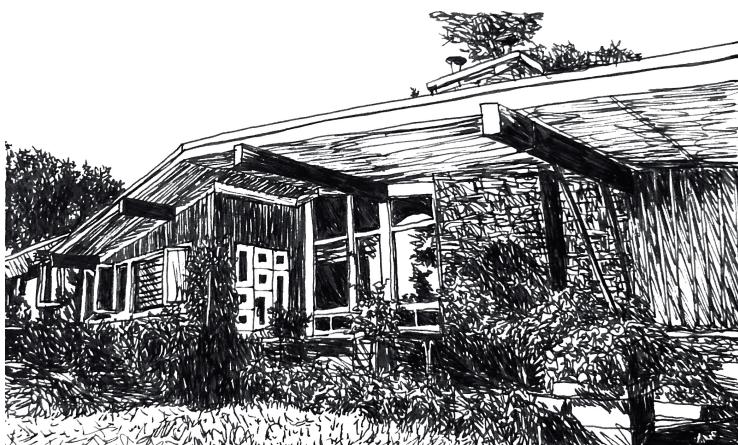
Autour de la table, je ne sais pas comment vous parler. Je redis ce qu'on s'est déjà dit mille fois. Je voudrais profiter du soleil, sentir l'eau fraîche contre ma peau, boire des cocktails sucrés. Vous préférez rester ici, devant le déjeuner qui s'éternise. Au fond, vous avez si peu changé. Vous portez encore le même parfum, tenez encore les mêmes cigarettes au bout des doigts. Je ne reconnais pas celle à qui vous parlez quand vous m'adressez la parole.

Pour vous, j'endosserai toujours le même rôle ingrat.

L'obscurité se referme et vous criez, vous n'arrêtez pas de crier. Par les fenêtres ouvertes les éclats de vos voix se déversent et chutent contre le lac, se répandent dans la nuit. Vos échos et vos rires prennent toute la place. Je sens mon corps s'enfoncer dans le sol. J'aimerais que nous nous tendions la main.

S'il-vous-plaît.

Nous nous réveillons dans les débris de la veille. Je récolte les bouts de verre brisé, les canettes vides, les pelures de fruits, souffle sur les braises au fond du poêle. Je mets de l'eau à bouillir, prépare vos cafés. Prévisibles, nous répétons toujours les mêmes trajectoires.



[P]

Revue littéraire

le pied.littfra.com



L'intérieur de ce document est imprimé sur un papier certifié Éco-Logo, blanchi sans chlore, contenant 100 % de fibres recyclées postconsommation, sans acide et fabriqué à partir de biogaz récupérés.
Cette revue a été mise en page avec le logiciel libre Scribus, version 1.4.6.